

La Voix des Femmes

Paraissant tous les Jeudis

Directrice : Colette REYNAUDRédactrice en chef : Louise BODINRédaction et Administration : 10, rue Montmartre (1^{er})

TÉLÉPHONE : Gobelins 42-72

Abonnement : 1 an : 10 fr. — 6 mois : 5 fr.

Int. Instituteur
Soc. Geschiedenis
Amsterdam

SOMMAIRE

La Servitude des Morts.....	Louise BODIN
Après la Manifestation.....	Georges YVETOT
Une Femme au Sahara.....	
Le Courrier de la Voix des Femmes.....	
La Vie artistique actuelle.....	Henriette SAURET
« Esope ».....	WALDEMAR George
Lettres jaunes.....	Emile LUCKA
Notre service de Librairie, Annonces.....	

La Servitude des Morts

La Chine est un pays où quelques centaines de millions de Chinois vivants sont dominés et terrorisés par quelques milliards de Chinois morts, a écrit Pierre Loti dans « les derniers jours de Pékin ». On est dans la crainte continuelle de ne pas leur rendre assez d'honneurs, d'encourir leur vengeance et leurs maléfices ; on se ruine en monuments et en offrandes ; on ne dort plus de peur de les voir revenir. On ne rencontre pas autre chose que des tombeaux dans la plaine de Pékin et chaque mort occupe des espaces immenses qui retranchent aux vivants des contrées tout entières. Un seul lama défunt occupe à lui tout seul trois kilomètres carrés. Quant aux quatre empereurs tartares, ils exigent une forêt sacrée de vingt lieues de tour. Et ce pouvoir effrayant de terreur posthume est pour les vivants un extraordinaire moyen de règne. Car ça n'est pas d'hier que le Chef, guerrier ou non, s'est appuyé sur le prêtre.

Chez nous, en occident, nous sommes un peu affranchis de cette épouvante et de ces superstitions qui ont leurs racines très, très loin, dans les épaisseurs de la terre, là où sont enfouies, sous les couches successives des époques, les civilisations primitives. Cependant nous n'en sommes affranchis qu'un peu. L'expression : « Le mort reviendra te tirer par les pieds » est une expression courante dans les quartiers populaires de nos villes et dans nos campagnes — et, bien des gens, qui se croient des esprits forts, ne sont pas déjà si certains qu'il n'y ait dans cette menace plus de possibilité que d'ironie.

On a vu des êtres qui ont sacrifié toute leur vie aux dernières volontés d'un mort, aussi saugrenues, aussi égoïstes ou cruelles que puissent être ces dernières volontés, formulées à une heure d'affaiblissement ou d'inconscience ou bien de révolte féroce contre l'horreur de la nuit éternelle.

On a vu des hommes et des femmes qui n'ont jamais refait leur vie, qui ont étouffé en eux toutes les forces de leur jeunesse, qui ont renoncé au nouvel amour qui les sollicitait pour obéir à une promesse qui fut le plus dramatique des chantages. Et je ne dis point que cela est sans noblesse ; je dis que cela est contraire à ce que nous devons avant tout à la vie, à la nécessité de la procréer et de la perpétuer. Mais encore, dans ce cas particulier de servitude à un mort, n'engage-t-on que soi, et limite-t-on le sacrifice à son enveloppe mortelle.

Depuis quatre ans, on a chez nous beaucoup parlé des morts. Hélas ! il y avait de quoi. On les a fait aussi beaucoup parler. On est bien sûr que, quoi qu'on leur fasse dire, ils ne protesteront pas. Le cadavre ayant été de tout temps un admirable instrument d'exploitation, on avait là vraiment une abondance inespérée de matière exploitable. On s'est jeté les morts à la tête pour se prouver son patriotisme, pour se donner raison, en politique, en diplomatie.

On s'est beaucoup moins occupé, par exemple, de savoir dans quel état de douleur, de ruine, de dénuement, de froid ou de faim, pouvaient être leurs femmes et leurs orphelins. Vous avez payé le charbon 300 et 400 francs la tonne plutôt que de vous unir pour refuser de le payer plus de la moitié — afin de pouvoir donner le reste aux femmes et aux enfants des morts. — Insensibilité, inhumanité particulières ; émotivité générale faite de mots, de mots, de mots, avec des trémolos aux bons endroits.

Mais il paraît que les morts ne disent rien au sujet de leurs femmes et de leurs orphelins ; du moins ne les fait-on pas parler à cette occasion-là.

Mais on a dit et répété : ils veulent être vengés, ils réclament d'être vengés. Quoi, nous ne les vengerions pas !

Oui, on a entendu des femmes et des mères qui affirmaient que leurs maris et leurs fils devaient être vengés. Qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie que si votre mari ou votre fils sont morts, mon mari ou mon fils doivent mourir à leur tour. Et ainsi de suite. Jusques à quand ? Quels sont le dernier mari ou le dernier fils assez déshérités pour n'avoir plus besoin d'être vengés ? Mais attendez, la vie est longue ! S'ils ne sont pas vengés immédiatement, dans cinquante, dans soixante ou dans cent ans, de la jeunesse nouvellement éclos, nouvellement poussée les vengeront.

La Patrie en absorbant ou plutôt en exaltant les égoïsmes individuels en un grand égoïsme collectif couvre trop souvent les convoitises les plus brutales d'un semblant de générosité. — Jean Jaurès.

Vengeance des morts, immédiate ou à longue échéance, droit et réclamation des morts à la vengeance, ce sont des formules vides de sens et qui déguisent de la crédulité, du fétichisme, de la haine ; des appétits, des ambitions qui veulent s'assouvir : des impuissances et des incapacités qui ne veulent pas s'avouer.

Le drame de la mort est un drame effroyable et il est un drame chaque fois renouvelé pour chaque créature qui meurt. Que chacun rende à ses morts le culte intérieur et extérieur qui lui convient, qu'il en conserve le souvenir, et, s'il y a lieu, les traditions d'honneur, d'héroïsme, de probité morale et intellectuelles, mais qu'il n'en impose point le culte barbare et sanguinaire des sacrifices humains au nom de je ne sais quelle nécessité d'apaiser des ombres.

C'est par la vie qu'on venge et qu'on rachète la mort. Plus la mort a fait des ravages, plus il faut s'attacher à conserver la vie, ce qu'il en reste. Alors, que ceux qui conduisent les guerres, que ceux qui élaborent les traités de paix, se pénétrant bien de ceci que les morts sont bien morts, que des cadavres entassés sur des cadavres ne sont que des cadavres et qu'ils n'ont pas besoin ni maintenant, ni plus tard, ni jamais des festins d'ogres ou de vampires, à la manière des empereurs chinois.

Louise BODIN.

Après la Manifestation

Il y avait aussi des femmes et des enfants derrière les drapeaux rouges.

Notre Paris ouvrier, tout recueilli, tout ému, en un cortège immense et imposant a donc pu défilé majestueux et digne dans le quartier de la capitale qu'habita Jaurès. Cela fit sensation parmi les habitants, maîtres et domestiques, de ce quartier bourgeois.

Unie dans une même pensée, cette foule fit la démonstration qu'après comme au début de l'affreuse guerre son idéal de fraternité humaine persiste et ne demande qu'à s'affirmer par l'entente réelle des prolétaires de tous pays, selon la pensée même de Jaurès...

Or, ce n'est pas seulement par des manifestations comme celle du Pré-Saint-Gervais, avant la guerre, comme celle des obsèques de Jaurès, au plus fort de la mobilisation ; comme celle du 6 avril dernier, à la veille de la Paix ; ce n'est pas ainsi que le Peuple qui travaille et qui pense, qui a souffert et qui saigne atrocement de tant de plaies qui resteront longtemps ouvertes, montrera le mieux qu'il a compris les hautes leçons du grand socialiste pacifiste. Pour honorer la première victime de la guerre, il n'y a rien de plus digne de nous que de le continuer.

C'est bien mieux en s'imprégnant de sa pensée ; en s'élevant à son idéal ; en prenant conscience de tout ce que ce grand penseur rêvait pour lui de réalisations sociales que le Peuple s'affranchira. Il faut bien avouer que ce n'est pas toujours et pour tous très facile...

Le travailleur est actuellement dans l'impossibilité de s'assimiler, d'une façon générale, toute conception socialiste. Il n'en a pas le temps. Il n'en a point la volonté. Il est trop surmené.

Ses multiples besoins font bien sentir à l'ouvrier tout ce qu'il n'a pas, mais le système barbare de prétendue civilisation bourgeoise qui consiste à le maintenir dans un état d'esclavage, le condamne à rester stupide ou irrésolu pour l'action nécessaire à son émancipation. Abruti par l'excès de travail, son intelligence non cultivée s'assoupit. De plus, sa vie de producteur manquant de tout pour satisfaire à ses besoins les plus essentiels, font de lui l'être sans espoir et

sans foi, courbé sous la fatalité du sort et proférant sans cesse le décourageant : « A quoi bon !... »

Aussi, c'est pourquoi j'ai horreur de ces quelques intellectuels qui se glorifient de leur mépris de l'ouvrier qu'ils connaissent mal !

Pourtant, des hommes convaincus et courageux ont essayé de ranimer la flamme presque éteinte de l'idéal dans l'âme populaire.

La cause du Peuple a eu ses apôtres et ses martyrs. Elle continue de les avoir encore. Elle les aura toujours !

Des cœurs généreux, des cerveaux admirables n'ont heureusement pas craint de risquer tout ce qu'ils pouvaient risquer pour éveiller les consciences endormies, pour obliger à sortir de leur funeste torpeur des intelligences qu'on s'était complu à ne point cultiver afin que subsiste longtemps les privilèges de ces minorités parasitaires entretenues par le surmenage des majorités productrices.

De grandes voix, comme autrefois celles des prophètes, ont réussi à remuer les masses, à les élever jusqu'à la conscience de leur malheur, tandis que d'autres entreprenaient de les organiser pour la conquête prochaine et définitive de leur bien-être et de leur liberté !

C'est en leur marche vers cette conquête que les prolétaires de France — que dis-je ? — non seulement de France, mais du monde entier, affirment leur volonté de travailler moins et de vivre mieux !

Lorsque, au Premier Mai prochain, les producteurs signifieront qu'ils ne veulent plus travailler davantage que huit heures par jour et qu'ils entendent se reposer un jour plein (24 heures) par semaine, ils ne seront alors qu'à la première des grandes étapes du chemin qu'ils se proposent de parcourir pour atteindre pacifiquement et doucement à leur émancipation totale... A moins que...

Il se peut qu'il y ait des sauts brusques, des secousses imprévues et que le but soit atteint plus vite que ne l'espèrent les intéressés eux-mêmes. Tout dépendra des obstacles que s'ingénieront à dresser sur sa route les ennemis du Peuple ou ses faux amis !

Quoi qu'il en soit, la manifestation provoquée par le jury de la Seine donnera peut-être à réfléchir à tous ceux qui veulent ignorer ou ne veulent pas croire qu'il y a quelque chose de nouveau après l'horrible saignée que voulait épargner à tous les Peuples celui qu'on fit assassiner par Raoul Villain.

Quoi qu'il en soit, cette foule se déroulant en un cortège immense et profondément imposant, n'est-ce pas l'affirmation d'une force avec laquelle il faudra désormais compter.

Et ce n'est pourtant qu'une représentation du socialisme et du syndicalisme de la capitale seulement !

J'ai pu constater que bien des femmes s'étaient jointes au cortège. On n'a pas fait bande à part. C'était le Peuple, hommes, femmes et enfants de tous âges, de toutes professions se sentant les coudes, se soutenant et s'encourageant en fredonnant en chœur quelques refrains révolutionnaires qui nous rajeunissaient de cinq ans. Voilà du bon féminisme !...

Depuis la mort de Jaurès, que de sang, hélas ! que de sang humain répandu ! Que de larmes aujourd'hui encore !

Que d'hommes disparus, tous jeunes, vaillants et forts ! Quel avenir englouti !

O femmes qui comprenez cela, ne vous égarez pas sur de vaines formules ; ne vous laissez pas conduire comme des brebis par de mauvaises bergères qui escomptent déjà vos suffrages pour satisfaire leurs vanités de sexes ! Avec vos compagnons de misère, marchez à votre affranchissement en comptant surtout sur vous-mêmes bien plus que sur celles qui brûlent de se produire dans les Assemblées délibérantes. Conquérez vos droits et usez-en ; mais ne soyez pas dupes ! Femmes du Peuple, organisez-vous pour la

Ainsi les patries, en leur mouvement magnifique de la nature à l'esprit, de la force à la justice, de la compétition à l'amitié, de la guerre à la fédération, ont à la fois toute la force organique de l'instinct et toute la puissance de l'idée. — Jean Jaurès.

Révolution sociale qui vous rendra vos droits à la vie, au bonheur, à l'Égalité et à la Liberté !

Ne soyez pas seulement pour vos compagnons la personification de la Tendresse et de la Pitié ; soyez surtout pour eux le réconfort et la raison. Alors, il sera bon d'espérer en l'avenir et de croire à l'amour ! Ainsi, je pense, l'eût compris Jaurès. O Femmes, souvenez-vous-en.

Georges YVETOT.

Une Femme au Sahara

Recue de Paris.

Mme Odette Keuhn publie dans la *Recue de Paris*, d'admirables pages sur la misère de ses sœurs africaines. Comme Isabelle Eberhart, elle a prit l'habit mâle, mais l'aventure qu'elle cherche est celle du cœur, un cœur gros de pitié sociale.

Une vieille femme de marabout l'interroge :

— Tu ne regrettes pas ma fille, tes habits du temps où tu étais femme ?

Le temps où j'étais femme... Je regarde ces femmes, mes sœurs. Assises si bas, si inutilement parées. Une passivité, une tristesse, une servitude de bétail enfermé dans les pâles murs d'une demeure pareille à une étable. La seule grandeur d'une totale humilité. Leur seule utilité : ces petits enfants demi-nus dont elles ont accouché par terre, comme les génisses mettent bas. A part ces petites loques de chair humaine, qui ne modifieront jamais d'un iota la moindre des idées antiques du monde, qu'ont-elles fourni ? Que pouvaient-elles fournir ? Est-ce que, encore aujourd'hui, être femme, ce n'est pas attendre qu'un homme vienne, qui fixera la destinée ? Est-ce qu'encore aujourd'hui, ce n'est pas attendre qu'un homme vienne, dont tout simplement il faudra concevoir ? Et depuis les temps bibliques, passant à travers cette Société islamique pour aboutir à notre orgueilleuse civilisation européenne, est-ce que, fondamentalement, le sort des femmes a beaucoup changé ? Je me penche et, caresse les bras jaunes, si plissés, qui m'encerclent les jambes :

— Non, mère — dis-je très doucement — je ne regrette pas le temps où j'étais femme...

Et voici la conclusion de cette femme que nous saluons :

Après la guerre, je songe que, sûrement, il se trouvera en France des femmes qui voudront venir ici, dans les montagnes, sous les tentes, seules avec ce peuple que nous avons l'obligation d'élever. Et qu'elles soulageront, puisque aussi bien la guerre nous a donné, à jamais le sens magnifique, — le sens tyrannique ! — de la solidarité sociale, ces pauvres enfants souffrants d'un pays qui, appelé à défendre notre civilisation, n'y a pu participer encore que par la douleur.

Un féminisme intelligent appellerait Mme Odette Keuhn au Conseil Supérieur des Colonies. Elle y imposerait silence à de cruels farceurs.

Le Courrier de la Voix des Femmes

Madame,

Hier je vous ai vue au Pré-St-Gervais, avec Mme Fanny Clar. Tout ce que vous avez dit toutes deux, m'est doux à l'esprit et au cœur. Depuis longtemps je lis la « Voix des Femmes » et tous les journaux que vous aimez. Vous dites que pour que votre journal vive, il faut des abonnées. Alors, inclus, dix francs pour un abonnement d'un an. Je voudrais faire mieux, mais hélas comme beaucoup, la guerre ne

nous a pas faits riches. Nous habitons le quartier très réactionnaire du 8^e arr. Si M. Fernand Morelle a voix au chapitre qu'il ouvre l'œil sur Mme X... du cours complémentaire, rue du G...-F... Cette dame a des colères stupides et brandit le « Figaro » à tout moment. J'aimerais mieux lui voir en mains, le « Canard Enchaîné » cela, si elle est malade, lui rendra l'esprit plus gai. Mais elle se figure sans doute que dans ses classes, il n'y a que des filles de concierges de bourgeois à qui elle doit plaire. Elle demande qu'on lui apporte du beurre, du tabac, des œufs, etc. Naturellement pour bien se faire voir, il y a toujours des « andouilles ». Je vous dis ce mot, car cette dame se sert de lui pour le donner dans ses colères à ses élèves. Cela ne prouve pas sa bonne éducation ; il est vrai qu'instruction et éducation font deux.

Nous faisons notre possible pour faire de braves sujets de nos deux enfants. J'aime le chant de la « Marche rouge ». La libre Pensée, le Feu, la Clarté de H. B. Les poèmes d'H. Sauret, Zola, V. Hugo, et les notes d'une Frondeuse de la Grande Séverine.

Comme je suis bavarde ! mais c'est lundi et je suis encore sous l'impression des heures d'hier. Quand ma fille Magdeleine sera un peu plus vieille, elle sera tout à fait des vôtres, c'est une bonne petite, genre de la petite fille Pauline dans la « Joie de Vivre » de Zola.

Mon cordial salut à toutes de la « Voix des Femmes ».

E.L.

Cherbourg, le 5 avril 1919.

A Mesdames

Colette Reynaud et Louise Bodin,

Je ne saurais vous dire tout l'intérêt que je porte à la cause que vous défendez si ardemment, si courageusement et si tenacement ! Sachez que fils d'une institutrice et d'un employé de la Compagnie du gaz de Bordeaux, étudiant à la Faculté de Bordeaux, engagé volontaire pour la durée de la guerre, avec la classe 1917 étant de la classe 1918, blessé grièvement à la bataille de la Malmaison, actuellement au dépôt du 1^{er} Colonial, je m'efforce par tous les moyens de faire lire votre journal « La Voix des Femmes ». J'entends bien des critiques, bien des paroles ironiques, mais aussi de chaleureuses approbations.

Il semble que les hommes réfléchissent de plus en plus, sur la situation actuelle de la femme. Au fond de leur cœur, ils lui sont reconnaissants d'avoir su assurer pendant leur absence, le travail qu'ils ont abandonné, par la force des choses et ils paraissent disposés, à ne plus leur contester longtemps ces droits, qu'elles ont acquis en accomplissant si magnifiquement leur devoir. Certes, il y en a, et ils sont nombreux, qui refusent encore de voir, mais la lumière a une telle force, qu'elle pénètre dans les coins les plus obscurs. Ayez donc confiance, Mesdames, et toutes celles qui combattent avec vous. Vous avez pour amis, pour partisans, des hommes jeunes, ardents, convaincus, qui ne demandent qu'à vous aider. Courage et confiance ! Un jour viendra plus prochain que nous n'osons l'espérer, où nos chères idées triompheront. Continuez votre propagande acharnée ! Continuez à lutter, nous sommes à vos côtés, ne demandant qu'à manifester notre sympathie, notre entière approbation.

Recevez un salut respectueux et fraternel.

Avec vous de tout cœur.

André LOURDE.

Chère camarade,

Je vous remercie sincèrement de l'autorisation que vous m'accordez de reproduire les articles de *La Voix des Femmes* qui pourraient convenir à nos lecteurs, il va sans dire que toutes les nouvelles que je pourrais recueillir sur le mouvement féminin américain vous seront transmises. Nous

Un peu d'internationalisme éloigne de la patrie, beaucoup d'internationalisme y ramène. Un peu de patriotisme éloigne de l'Internationale ; beaucoup de patriotisme y ramène. — Jean Jaurès.

autres, militants ouvriers nous n'avons pas les grands moyens de la presse bourgeoise pour nous renseigner, en plus, nos sujets doivent être pris sur le vif, dans la vie réelle, ce qui est loin d'être vrai, pour les grands quotidiens dont la qualité maîtresse est le mensonge.

Notre journal socialiste, n'est qu'une petite feuille mal rédigée en ce sens que ceux qui sont derrière sont des ouvriers sans instruction au sens littéraire, ainsi moi qui ai assumé la tâche de la rédaction, n'est atteint tout juste que mon certificat d'études primaires. (C'est maigre pour un rédacteur). Mais en revanche, nous avons la compréhension juste de notre infériorité intellectuelle, et c'est aussi pour cela que notre cri continuel à nos camarades est : Instruisez-vous, il ne suffit pas de comprendre la source de nos misères il faut se créer des armes à peu près égales à ceux qui en sont la cause. Le manque d'instruction et de connaissances sont les plus grandes sources de notre infériorité.

Je suis sympathique au mouvement féminin, principalement et surtout pour cette cause. C'est la mère qui élève l'homme, c'est elle qui commence son éducation si elle n'est pas apte à ces hautes fonctions elle rend un sujet déjà faussé à la société notre mauvaise organisation sociale fait le reste, et l'humanité entière en souffre.

Il faut que la femme prenne pied dans la société, il faut qu'elle se libère de la tutelle qu'elle subit, sans cela jamais elle ne sera capable du rôle qui lui advient. C'est pour cela que je suis sympathique au mouvement féminin et que j'applaudis à deux mains lorsque je vois de courageuses camarades, telles que vous et tant d'autres, braver les préjugés et les hommes pour conquérir le droit qu'elles doivent avoir *égal* à leur compagnons mâles.

En Amérique, le mouvement féminin paraît assez conséquent, ce mouvement est assez trompeur, à bien regarder, il n'est que superficiel, il n'est en grande partie qu'un moyen de combat pour les deux ou trois grands partis politiques qui existent ici. Comme vous devez le savoir un grand nombre d'Etats ont accordé le suffrage aux femmes ; les politiciens ont eu vite compris que c'était une force dans l'urne, ils ont facilité toutes ces sortes d'institutions, qui avec l'évolution féministe n'ont rien de commun, ce sont des groupements préposés au recrutement de votes pour M. un Tel, qui finance et paie bien. C'est tout simplement la continuation de ce qui se fait avec l'homme électeur. Dans ce doux pays démocratique, pays de cocagne, des capitalistes, tout s'achète, surtout les votes.

Il y a pourtant des exceptions, tout n'est pas vendu, tout n'est pas à vendre, il y a de vaillantes camarades ici, comme en France comme partout, qui mènent la bonne lutte et qui ont la vue large, aussi il ne faut pas les confondre avec certaines braillardes qui sont plus réactionnaires que la réaction elle-même. Dans ces vaillantes, je pourrais vous citer entre autres Margaret Sanger qui édite « Birth Control Review », de New-York, qui, malgré la prison et les vexations de toutes sortes, instruit les mamans à n'avoir plus tant d'enfants et à les avoir plus sains, il y en a aussi dans le parti socialiste, militantes ardentes que rien n'arrête, elles combattent de toute leur force, avec toute leur âme, mais les masses sont bien lourdes à remuer dans ce grand pays où les femmes en général ont plus de soucis du soin de leurs ongles, que de leur développement intellectuel.

C'est un ennui en effet qu'il y ait tant d'eau entre l'Amérique et la France, surtout pour nous qui sommes toujours avides de nouvelles par là, car nos courriers n'ont pas besoin de se heurter à une mine flottante, ni de rencontrer une torpille pour être coulés, j'ai des abonnements qui sont payés depuis un an et dont je n'ai pas reçu encore le premier numéro, il paraît même que la *Voix des Femmes* est privilégiée sur ce point car je la reçois à peu près régulièrement quelquefois la semaine précédente avant celles courantes, mais, enfin, je reçois et me console.

Je vous ferais parvenir notre journal tous les mois, mais surtout ne riez pas trop de notre gaucherie à manier la plume, soyez indulgent pour des intellectuels du pic et de la pioche.

Avec le plaisir de recevoir de temps à autre de vos bonnes nouvelles, je reste dans la cause votre tout dévoué.

A. CHAMPION.

Directeur du « Socialiste », organe de la Fédération socialiste de langue française des Etats-Unis.

..

Voici un extrait du manifeste de la « Vie ouvrière » qui va paraître le 16 avril :

La « Vie ouvrière » reparaitra le 16 avril, après une interruption de près de cinq années.

NOS CONFRERES.

La *Vie Ouvrière* reparaitra le 16 avril, après une interruption de près de cinq années.

Longue interruption qu'il n'est pas nécessaire d'expliquer; la guerre suffit. Durant ce long temps, la *Vie Ouvrière* a fait ce qu'elle pouvait faire. Nous l'exposerons prochainement.

Affaibli par la dispersion de ses éléments les plus actifs, par la mort de plusieurs, par la défection d'autres, le « noyau » n'a pu remettre sur pied plus tôt la *Vie Ouvrière* ; aujourd'hui, la démobilisation lui ayant rendu Monatte et Rosmer, qui assumaient en 1914 la rédaction et l'administration de la revue, il se remet au travail.

Œuvre collective dès sa création, la *V. O.* entend demeurer œuvre collective. Elle demandera à tous ses amis, à ceux d'hier qui lui restent, à ceux qui lui sont venus depuis quatre ans, à ceux qui lui viendront maintenant, de travailler aussi bien à sa rédaction qu'à sa diffusion.

Journal non Revue.

Au cours de la guerre, chaque fois que nous avons envisagé la reprise de la *V. O.*, nous l'avons vue renaissant en journal, hebdomadaire ou bi-hebdomadaire. La revue ne ne peut atteindre qu'un limité et ne faire qu'un travail de large éducation. Ce travail est utile, mais un autre plus urgent, de combat quotidien, est aujourd'hui indispensable. Dans l'indescriptible « pagaille » actuelle, pour l'œuvre de redressement, le journal s'impose.

Il en existe déjà, nous le savons. Tout le travail est-il fait pour cela ? Nous venons en prendre notre part, notre bonne part. Nous avons l'ambition de tenter le bi-hebdomadaire. Mais Péricat publiant, chaque samedi, l'*Internationale*, nous remisons notre projet de bi-hebdomadaire. A nous le mercredi. Nous ne ferons pas plus double emploi avec l'*Internationale* qu'avec la *Vague*, le *Libertaire*, le *Populaire* ou le *Journal du Peuple*.

La revue comprenait un certain nombre de rubriques : elles seront incorporées dans l'hebdomadaire : « Parmi nos lettres », « A travers livres, brochures, revues, journaux techniques et patronaux, organes corporatifs », « Lettres de l'Internationale », « Entre nous », etc...

Seules les monographies, les grandes études documentaires, historiques ou théoriques n'y trouveront pas accès. Mais nous ne les proscrirons pas. Un supplément de quinzaine les recueillera, sous le format de brochures d'importance variable que recevront seulement nos abonnés. D'où l'avantage de s'abonner, car nous ne remettrons aux kiosques que le journal.

Quant à notre rubrique : « La Quinzaine sociale », elle sera tout le ventre du journal. Les grands événements de la semaine y seront étudiés tout chauds. Nous tâcherons que nos connaissances en diplomatie, en compilation et... en quelques autres choses, servent à ceux qui nous liront. Comme nous serviront les connaissances de tous ceux qui s'approcheront de nous pour une heure, pour plus longtemps ou

L'humanité nouvelle ne sera riche et vivante que si l'originalité de chaque peuple se prolonge dans l'harmonie totale et si toutes les patries vibrent à la lyre humaine. — Jean Jaurès.

pour toujours. Université populaire, cercle d'études, coopérative intellectuelle entre tous ses abonnés, entre tous ses lecteurs, voilà ce que nous nous efforçons d'être dans l'ancienne *Vie Ouvrière* et ce que sera plus encore nous le désirons la nouvelle.

Camarades d'hier ou d'aujourd'hui amis connus ou inconnus au travail !

Pierre MONATTE,

Alfred ROSMER,

Marcel MARTINET,

Marcel HASFELD,

P.-S. — Nous donnerons, dans la prochaine circulaire, la liste des membres du « noyau » reconstitué ; dès aujourd'hui, après lecture du présent appel, nous avons l'acceptation de :

H. Dubreuil, M. Vergeat, E. Levêque, Monmousseau, André Girard, Fernand Desprès, F. Lorient, Louise Saumoneau, Boris Souvarine, Marie Guillot, Lucie Colliard.

La lutte féministe, 1, rue Candale, Pantin. Le troisième numéro vient de paraître.

De l'énergie, de l'esprit satirique, une documentation abondante et variée, des textes intéressants.

La Vie Artistique Actuelle

La Galerie Branger, récemment ouverte rue Cambon, à deux pas du métro Concorde, vient de présenter au public en deux expositions successives, des œuvres de MM. Bissière, R. Chavenon, Dufy, René Durex, André Chole, Favory, Corstnson, Teder, Morgan Russell, Otlin de Zarate, Ramery, Sadkine, Nochain, Zingg et de Mmes Crissey et Laurens. Tous ces artistes sont des jeunes hommes d'âge, d'âme, de regard, d'inspiration et de technique. Ils sont très modernes, très audacieux et, avant tout, vivants, ardents, créateurs. Ils offrent leurs œuvres comme un faisceau de présents colorés, comme une corbeille de fleurs robustes cueillies en pleins champs. Le culte de la vie, l'amour des choses s'épanouit au bout de leur pinceau et c'est ce qui les fait tous frères, malgré les différences de leurs factures. Ainsi ce lien unit-il Roland Chavenon, par exemple, à André Lhote, malgré le contraste apparent de leurs personnalités.

Roland Chavenon est probablement le benjamin de ce groupe de peintres, il a vingt-deux ans à peine ; il expose des paysages dont les verdure fraîches et lumineuses avouent un sentiment fervent et passionné de la nature et aussi une sûreté d'exécution qui est riche de promesses. André Lhote est connu, il a fait ses preuves. Il a créé un art à lui, dont il joue comme d'un instrument docile et prodigieux. Il en résulte des compositions serrées, modelées dont la construction géométrique s'habille de couleurs pures, éclatantes, réjouissantes. Ainsi, un *Intérieur Normand* à la fois savant et puéril, qui semble une image d'Épinal passée à travers un cerveau. Ainsi, des *Nymphes* dont l'allure moderne a des grâces botticellesques émouvantes. Ces tableaux hantent l'esprit comme des choses définitives, après qu'on les a contemplés. Outre ces deux noms, j'ai noté particulièrement ceux de Zadkine, dont j'ai déjà parlé aux lectrices de la *Voix des Femmes*. Si la sculpture de ce jeune artiste s'obstine à demeurer ésotérique, il est incontestablement un grand dessinateur — de Morgan Russell : son dessin est mou, sa pâte violente et désordonnée ; mais il se dégage de l'ensemble une impression de vie indicible ; — de Bissière, évocateur délicat qui se plaît à imaginer des visages de rêve verlainien ; — de Ramey, un tout jeune homme qui est un grave et profond artiste, un travailleur d'une conscience admirable, qui emploie avec une égale maîtrise le crayon, le pinceau et le burin. Ses interpréta-

lions des fruits des campagnes, des visages, révèlent un des tempéraments les plus originaux et les plus puissants de la jeune peinture actuelle. Rappelez-vous le nom de Ramey. Il fera honneur à l'art français.

Enfin, je veux vous parler tout spécialement de Mmes Crissey et Laurens. C'est avec une grande satisfaction que nous voyons les femmes prendre une place de plus en plus importante dans la vie artistique. Ainsi, au milieu de toutes ces œuvres masculines intéressantes exposées chez Branger, les toiles de ces deux femmes se détachent parmi les plus remarquables.

Ce qui prouve, une fois encore, que les femmes ne sont ni imitatrices ni plagiaires, ainsi que l'affirment tant de méchants misogynes qu'inquiète l'ascension féminine trop rapide à leur gré. Il y a des artistes femmes médiocres et falotes tout comme il y a des artistes hommes médiocres et falots. Mais il y a des artistes femmes fort douées qui sont des natures et des volontés. C'est le cas de Mmes Crissey et Laurens. Toutes deux très dissemblables, toutes deux pleines de talent. Mme Crissey est d'abord une coloriste ; on sent qu'elle aime la couleur, quelle peint avec passion. A ce titre, tout l'intéresse, tout lui paraît captivant. Il n'y a rien de laid ou de négligeable à ses yeux qui savent voir. Nous sommes loin de la funeste peinture à sujet. Une boîte à cigares, un flacon, un livre, une cafetière, quelques œufs sur une serviette, c'en est assez pour tenter l'instinct de peindre que Mme Crissey porte en elle. Et la représentation de ces menus objets lui est prétexte à faire une œuvre solide et lumineuse où elle dispense avec une joie évidente la liberté de sa chaude et vibrante couleur.

Mme Laurens, elle, s'attache aux visages qu'elle décrit avec une âpreté et une sincérité cézariennes. Elle a peint deux portraits, l'un de petite fille, l'autre de vieil homme, très impressionnants. Chez elle, au contraire de Mme Crissey, aucune recherche de couleur. C'est sur un ensemble en grisaille que se détachent, par la seule force de l'expression, les visages placides que baigne une sorte de rêverie animale.

J'ai confiance en l'avenir de ces deux artistes dont l'exemple doit encourager toute femme qui, se sentant douée, hésiterait néanmoins à embrasser la carrière artistique. Les femmes ont le droit de suivre leur vocation tout comme les hommes. Ceux-ci — beaucoup d'entre eux à leur corps défendant — sont bien obligés de s'écarter pour faire place aux femmes artistes dont le nombre croît tous les jours et croîtra de plus en plus à mesure que les possibilités de la vie s'élargiront pour elles.

Henriette SAURET.

« ESOPE »

Mon ami Banville d'Hostel vient d'adresser à un certain nombre de personnalités du monde des Lettres, des Arts et des Sciences une demande d'adhésion à cette Internationale des ouvriers intellectuels, savants, poètes, musiciens, peintres, sculpteurs, etc., dont il publie sinon les statuts généraux, tout au moins une sorte de profession de foi qui est aussi un programme.

Qu'est-ce qu'« Esope » ? Quelles seront ses directives ? Quel but poursuivra-t-il ? — « Définir la Civilisation, proclamer la charte cosmopolitique du monde intellectuel » — voilà tout un programme. Définir la Civilisation ! C'est ce à quoi tendront tous les efforts des actuels organisateurs et des futurs membres de notre Association. Etablir entre les penseurs des liens indissolubles, contribuer à la fraternisation des esprits, défendre les intérêts de l'Intelligence. Que d'idoles à abattre, que de préjugés à détruire ! Dans

Ce sera le droit et le devoir de la classe ouvrière de jeter dans la tourmente pour la sauvegarde et l'honneur des patries comme pour la sauvegarde et l'honneur de l'humanité, la parole de paix, la parole de justice. — Jean Jaurès.

tous les pays ne nous heurteront pas à la résistance des éléments nationalistes, de ceux-là mêmes qui, aujourd'hui, s'opposent à la fondation de la Ligue des Peuples. Les résistances, nous les vaincrons. Les courants d'opinion mondiale auxquels faisait allusion M. Wilson, dans son retentissant discours de Turin, eut pris depuis la guerre une extension immense, si, ayant compris les premiers la solidarité des intérêts prolétariens, les socialistes nous ont montré la vérité, nous avons eu, nous aussi, de nobles porte-voix qui ont, dès 1914, jeté le cri d'alarme. Et si les « 93 » et leurs émules de France ont compromis le prestige de l'Intelligence et l'ont fait dévier de son chemin, il y eut, ne l'oublions pas, dans toutes les contrées de l'Europe, des hommes et des femmes qui, héroïquement, ont monté la garde devant le Temple mutilé et désert. Ces hommes et ces femmes, qui de nous ne connaît pas leurs noms, qui de nous ne les vénère pas comme des apôtres de la Foi nouvelle, de notre Foi.

A quoi bon évoquer ici tous ceux, philosophes et écrivains, qui, depuis que les hommes vivent et poussent, ont hautement proclamé le caractère international de la Civilisation. Qui donc les aurait osé contredire, il y a cinq ans encore, ces Goethe, ces Renan, ces Lamartine, dont le cosmopolitisme intellectuel s'est si clairement et si fréquemment manifesté. Et pourquoi, descendants des maîtres, si illustres, ceux d'aujourd'hui ont trahi la cause qu'ils avaient pris l'engagement de servir ? Pourquoi publicistes, historiens, critiques ont-ils tout sacrifié à une cause indigne ?

Si la guerre, avec tout son cortège de malheurs, dont la défection des Intellectuels n'est pas le moindre, a pu aussi longtemps ravager le monde, si, mettant à profit la naïveté des masses, les gouvernants ont pu demander aux peuples de supporter une telle somme de privations, les prétendus directeurs de la conscience mondiale, ceux qui ont vu clair, mais qui, par crainte de représailles, par esprit de discipline, ou par opportunisme, gardèrent le silence, ont, dans l'effusion du sang, leur part de responsabilités.

Si, pièces en main, les savants, en grand nombre, avaient voulu indiquer aux peuples les vrais mobiles des actes des dirigeants et révéler ne fut-ce que quelques parcelles de cette vérité qu'il nous a bien fallu cacher, ô Viviani, Bethmann-Hollweg, Edw. Grey, Berchtold, Sazonof, pour précipiter les uns contre les autres ces foules ignorantes et si aisément malléables, pour exalter et pour entretenir la haine, cet aliment des guerres, le désastre eût pu être empêché. Quoi, il a donc suffi de censurer l'opinion pendant quelques semaines, la tenir en haleine au moyen de télégrammes d'agences, préparer dans l'ombre des chancelleries le crime pour faire taire tous ceux, historiens « objectifs et impartiaux », qui se tarquaient de faire passer au crible de leur raison critique et de contrôler soigneusement les origines des guerres anciennes et médiévales. Traîtres à leur cause ou pour que le vent de folie collective n'a point épargné, ils ont failli à leurs devoirs primordiaux.

La guerre a trouvé, il est vrai, tous nos bons Européens dans un état de complète impréparation. Si une organisation internationale, fortement cimentée, avait, en prévision de la guerre, pris soin de lier les intellectuels par des engagements précis, nous n'aurions peut-être pas assisté au spectacle que, durant quatre années, nous ont offert les prêtres de cette déesse qu'Ernest Renan surnomme la Raison.

Et si l'Internationale du Travail a flanché, qui sait si l'autre, celle de l'Idéal, n'aurait pas mieux subi l'épreuve. La dure leçon de la guerre ne doit pas rester sans profit. Il ne faut pas qu'à l'avenir des campagnes semblables à celle que M. Saint-Saëns a mené contre Wagner puissent se renouveler. Il ne faut pas que les peuples soient parqués comme du bétail dans les frontières fermées même aux œuvres de l'Esprit, de leurs pays respectifs.

Sait-on que la France ignore tout de la production littéraire de l'Allemagne, de l'Autriche, de la Hongrie et, naturellement, de la Russie, depuis l'an de grâce 1914. Sait-on que le « Bulletin d'Information Artistique » que fait paraître tous les mois la direction des Beaux-Arts, garde un silence de commande sur tout le mouvement dramatique, musical, etc., chez les Centraux. Sait-on que, sauf quelques privilégiés, pas un de nous n'a pu recevoir pendant cette guerre les revues d'art qui se publiaient de l'autre côté du Rhin. Paul Vaillant-Couturier signalait récemment, dans un article du « Populaire » quelques livres allemands et hongrois qu'il comparait aux œuvres de Barbusse et de Duhamel. Bien que ces ouvrages soient traduits en notre langue, la censure interdit leur entrée en France. Il ne faut plus que de tels faits se puissent reproduire. Il ne se peut pas qu'on nous laisse dans l'ignorance de ce que pensent et de ce qu'écrivent nos corréligionnaires ennemis.

« Esope » vient à son heure. A l'appel lancé par Banville d'Hostel, les artistes répondront par centaines. Henri Albert ne signala-t-il pas la constitution à Munich d'un Conseil politique des travailleurs intellectuels, à la tête duquel se trouve Heinrich Mann. Ces écrivains de Vienne et Pauth n'ont-ils pas dépêché à Henri Barbusse une adresse chaleureuse, pour rendre hommage à son attitude. A Genève, les étudiants ont pris l'initiative de convoquer un congrès international, et ont offert la présidence d'honneur à Romain Rolland.

L'idée est en l'air. Les bonnes volontés abondent. Il s'agit maintenant de coordonner les efforts. De tous côtés, les mains se tendent dans un élan d'irrésistible sympathie. On a soif de savoir et de comprendre, on aspire à prendre contact les uns avec les autres, à se retrouver et à se reconnaître. Déjà les socialistes se sont réunis à Berne. Suivons leur glorieux exemple. Des obstacles se dresseront et seront dressés sur notre parcours. Nous les franchirons. Certes, des femmes surtout formeront le noyau de la Fédération. Des amis nous rejoindront plus tard. Des Rolland, des Gorki, des Delle ne peuvent nous refuser leur concours.

Forts de notre jeunesse et de notre foi, nous mettrons sur pied cette œuvre dont l'action bienfaisante ne peut tarder à se faire sentir. Bien que le programme d'« Esope » ne comporte aucune doctrine politique, ce groupement se réserve le droit de dicter à ses membres une attitude définie en présence de certains événements et d'exprimer son opinion sur tels problèmes généraux touchant à la vie des peuples. Mais, en principe, son action consistera à s'efforcer de substituer à une civilisation industrielle et scientifique une civilisation plus idéaliste et plus morale. Avec Georges Duhamel, nous dirons : « Il faudra reviser toutes nos définitions, toutes nos valeurs, tout notre vocabulaire ».

Je prévois des objections. Des camarades nous accuseront de morceler les forces. Déjà l'un d'eux nous reproche de ne point aller grossir les rangs de l'Internationale syndicaliste. Cela n'est guère possible. Quelque grande que soit notre estime pour la C. G. T., nous devons reconnaître que son programme diffère sensiblement du nôtre. Car, cependant que l'œuvre des syndicats ouvriers vise presque uniquement à améliorer la condition des travailleurs et se développe sur un plan matériel, notre œuvre, à nous, tend à procéder à des réformes morales.

L'élaboration d'une charte internationale du travail tiendra dans le programme d'« Esope » une place importante.

Cette audacieuse tentative sera-t-elle couronnée de succès ? C'est ce que démontrera un avenir très prochain. Mais, dès à présent, saluons en la personne de M. Banville d'Hostel l'initiateur d'une œuvre salutaire de paix, d'entente et d'harmonie internationales.

Waldemar GEORGE.

Ce n'est que par la libre fédération de nations autonomes, répudiant les entreprises de la force et se soumettant à des règles de droit, que peut être réalisée l'unité humaine. Ce n'est pas la suppression des patries, c'en est l'ennoblissement. — Jean Jaurès.

Que ceux et celles qui désirent donner leur appui moral à la Fédération Internationale des Arts, des Lettres et des Sciences écrivent à M. Banville d'Hostel, 38 bis, rue Fontaine, Paris.

Ceci n'est ni un roman psychologique, ni un roman d'aventures, ni un roman romanesque, ni même, comme on pourrait le croire, un roman de mœurs massives. Mme Jeanne d'Urville, qui est sans aucun doute une fervente patriote, pratique au nationalisme qui n'a ni l'envolée lyrique de tels messages de Gabriele d'Ammuzio, ni l'officielle majesté, de tels discours présidentiels. Ses héros et ses héroïnes aiment leur ville et leur sol natal à l'exclusion du reste de la terre, avec candeur et béatitude, les bourgeois chauvins et xénophobes ne sont pas faits pour nous plaire. Dans leur sentiment de la patrie, il n'y a nulle flamme généreuse. L'intrigue banale à souhait de ce livre se déroule dans un cadre qui siérait à merveille aux lectrices des « Veillées des Chaumières ».

Waldemar GEORGE.

P.-S. — Signalons dans le « Mercure de France » du 15 mars les pages émouvantes que consacre Mme Isabelle Rimbaud à la mémoire de son frère Arthur, le poète des « Illuminations ».

La censure a trouvé bon de supprimer entièrement mon article concernant les soldats russes maintenus en captivité en France. Elle n'a pu empêcher les élus socialistes de révéler au pays, du haut de la tribune, les agissements criminels de nos gouvernants à l'égard des hommes qui ont versé leur sang aux côtés des nôtres.

LETTRES JAUNIES

Elle retira un petit paquet du tiroir. Une écriture aux grands traits violents disait : « Ma Siglinde ! Depuis hier je sais que tu es l'unique femme à qui je dois donner ma vie ! Mon amour est éternel comme le monde et la beauté et tu dois m'exaucer ! Après de longs tourments j'ai enfin mûri, et c'est toi que je proclame ma rédemptrice ! Si tes sentiments répondent aux miens, rien ne peut plus nous séparer. Nuit et jour je veux travailler pour toi, et tu seras mienne dans toute ta splendeur, ô femme ! »

Cornélie ne tourna pas la feuille. Elle se rappelait : les baisers furtifs dans des escaliers, les frémissements de la femme en elle pour la première fois. Elle avait dix-sept ans, il en avait vingt. Elle vint chez lui une fois, toute tremblante ; Reinhardt se jeta sur elle avec violence, et elle s'enfuit, saisie d'une terreur insensée.

Il lui avait juré une foi éternelle, menaçant de se tuer si elle n'était pas sienne ! Elle l'avait cru et, pendant de longues nuits, ses larmes avaient coulé. Car on ne pouvait penser au mariage, et cette volonté du jeune musicien de travailler jour et nuit, ce n'était que paroles. Elle l'avait évité de plus en plus, craignant ses désirs violents. Alors, elle l'avait vu plusieurs fois de suite avec une jolie élève du Conservatoire aux quatrième galeries de l'Opéra, et son cœur avait été près de se briser, et elle aurait aimé mourir.

La terrible certitude d'avoir repoussé son bonheur s'était insinuée en elle depuis ce moment et elle avait su que, pour le reconquérir, il lui faudrait lutter désormais contre son propre destin.

Le destin avait été plus fort. Le temps n'avait que trop justifié ses prévisions désenchantées.

Les bras de Cornélie pendaient inertes.

Et, devant son esprit, les années suivantes passèrent avec leur éclat lointain. Etudes, plaisirs futiles, aucune trace de

lettres. Vers la vingtième année, elle avait refusé, sans réfléchir, deux demandes en mariage. Elle se disait, à la fin de chaque journée : « Il faudra bien que le grand bonheur vienne ». Elle volait, allègre, à travers le présent qui, peu à peu, devenait le passé.

Voici les lettres du docteur Sigrist. Comme cela avait vilainement fini ! Ils se voyaient souvent, mais jamais chez elle. « Je me sens à l'étroit dans la famille », disait-il. Il avait fait assez entendre qu'il comptait ne jamais se marier. Tout cela était clairement établi dans les longues lettres au style bien châtié qui volaient si dru en ce temps-là. « Croyez-moi, je n'ai aucun talent d'époux, précisément parce que j'aime les femmes plus que tout. Mais vous, mademoiselle Nella, vous apportez une note nouvelle dans ma vie, jamais encore je n'ai été remué si profondément ! » Et cela avait duré ainsi un certain temps. Tout ce qu'il disait lui paraissait juste. Elle-même, du reste, avait à peine pensé au mariage.

Il la fit attendre et elle languit après lui. Elle était pauvre, elle avait vingt-cinq ans. Pourquoi attendre ? et attendre quoi ? Toujours le miracle qu'on désire ardemment à seize ans ! Aucun homme n'attend ; pourquoi, nous autres femmes, devons-nous nous laisser prescrire comment il faut gérer notre trésor d'amour ?

Dans l'esprit où elle était, un homme habile aurait réussi peut-être à satisfaire ses désirs. Sigrist était un peu trop docteur en droit, trop passionné pour les situations claires et nettes, et cela, Cornélie ne pouvait le supporter. « Voulez-vous être ma maîtresse ? » Elle devait répondre oui ou non, par écrit. Elle avait dit « non ». Sigrist ne s'était pas donné la peine de répondre à sa lettre.

Plus tard, son aversion contre le mariage avait baissé sans doute (de même que Reinhardt ne s'était pas suicidé) ; il avait épousé la fille d'un fonctionnaire influent, conseiller aulique au ministère depuis une année.

Aurait-elle dû accepter sa proposition ? Oui, se dit-elle plus tard ; elle eût bravé les préjugés s'il se fût agi d'un grand et sincère sentiment. Mais elle était alors jeune, belle, désirée ; elle devait se réserver tout entière pour le grand amour honnête qu'elle pouvait encore rencontrer.

Quelques lettres gracieuses commençaient par : « Ma très chère Cornélie » ; les mots amitié, sincérité, bonheur y jouaient un grand rôle. Le professeur Blanc, un peu sur l'âge, essayait sa chance auprès de toutes ses jolies élèves !

Trois formidables paquets écrasaient le reste : les lettres de Thérèse. D'abord celle de jeune fille, pleines de folies, de langueur et de sagesse maniérée. Après ses fiançailles, quand Thérèse avait appris que Cornélie gardait celle correspondance, elle s'était jetée sur le tiroir mystérieux, au premier moment propice, détruisant ses propres lettres et remettant les étrangères sans les avoir lues. Celles du premier temps manquaient presque toutes. Deux de l'époque des fiançailles restaient : de véritables hymnes ; et quelques-unes peu expansives de Thérèse mariée.

Pendant le temps assez court qu'elle conserva son mari, Thérèse avait complètement oublié son amie. Le mari mort à l'improviste, Thérèse saisit avec une ferveur violente la main qui se tendait vers elle et répondit à la lettre affectueuse de Cornélie par un flot interminable de douleur. Elle était la plus misérable des femmes, jetant des plaintes et des accusations contre Dieu et la destinée, s'accusant de cette mort inattendue, dans une joie sauvage de se torturer elle-même pour l'aimé. Désespoir, velléités de suicide, langueur après le couvent, mêlés d'élégiaques souvenirs d'amour, Cornélie aspirait toute cette griserie qui ne lui avait pas été donnée à elle-même et une telle profusion de douleur lui semblait la plus haute félicité. L'amour et le chagrin de cette femme exaltée bruissaient à travers son âme, son visage s'empourprait.

Il est indispensable qu'un lien s'établisse entre vous et la « Voix des Femmes ». Écrivez-lui plus souvent. Faites-lui part de vos réflexions, de vos désirs, de vos plaintes, de vos espoirs. Et même si vous estimez que, parfois, elle mérite d'être critiquée, n'hésitez pas à le faire. Elle vous en saura gré.

Elle fixa son regard dans le crépuscule. « Les humains pleurent le bonheur passé, se dit-elle. Ils ne savent pas combien ils sont encore riches et bienheureux. Même ceux qui ont du moins souffert ne sont-ils pas encore enviables ? Seul celui-là est vraiment misérable qui n'a été ni haï, ni aimé et dont la vie est restée vide ».

Quelque temps auparavant, honteuse de s'être mise à découvert si effrénément, Thérèse avait redemandé ses lettres. Cornélie n'avait pas lâché ce trésor. Le lien le plus solide entre elles, n'était-ce pas ce fragment d'âme étrangère que détenait Cornélie ? « Qui n'a rien en propre doit s'assouvir du bonheur et de la douleur des autres », pensait Cornélie avec ce léger persiflage de soi qui se mêlait maintenant à toute sa pensée.

Elle mit la nouvelle lettre entre les vieilles avec soin. Il lui parut que déjà Thérèse jouait et posait avec sa douleur. Elle l'égalait, aux occasions solennelles, comme une coiffure de dentelles noires qui va bien.

L'autre paquet volumineux renfermait les lettres substantielles de Deininger. Pendant des années — de la vingt-cinquième à la vingt-huitième année de Cornélie — il avait eu pour elle de la sympathie, une confiance parfaite, et elle avait appris à subir le charme entraînant qu'une âme masculine riche exerce sur une femme réceptive. Elle s'était approprié ses opinions sur l'humanité, sur l'art et sur la vie avec une promptitude joyeuse et reconnaissante. Pleinement femme, elle savait que son bonheur consistait à se soumettre et à accepter et que rien ne peut enrichir une femme autant qu'une âme virile qui s'ouvre à elle. Alwin l'avait aidée en tout, lui facilitant le premier apprentissage de la vie, par amitié honnête et intelligente. Et aujourd'hui encore Cornélie savait ce qu'elle lui devait. Un jour il lui avait écrit qu'elle ne lui était pas indifférente comme femme, que les autres lui étaient odieuses. Indécise, elle garda le silence ; mais Alwin ne demandait jamais ! Elle sut qu'il l'attendait. Elle passa une année à différer de jour en jour une décision dont elle avait peur et qu'elle désirait secrètement.

Et Cornélie tenait la lettre qui lui avait causé la plus grande peine de toute sa vie. Elle la savait par cœur. « Je vous prie de me conserver encore votre amitié, maintenant qu'il ne peut plus être question d'un autre sentiment entre nous. Je sais que vous ne m'aimez pas. Je ne veux rien dire de mes propres sentiments. Au cours de ces années, j'ai beaucoup appris à me connaître, et j'ai découvert entre autres que l'amitié ne me suffit pas et que je languis après l'amour. Un moment j'ai cru voir cet amour en vous. Je me suis trompé ! Comme nos relations ont toujours comporté la plus rigoureuse franchise, — Cornélie sourit douloureusement, — je vous dois un aveu : j'ai obtenu l'amour d'une jeune fille, qui m'est chère. Je sais bien que cela vous touchera peu, car vous vivez dans une atmosphère toute intellectuelle. Ne me privez pas de votre amitié précieuse ; peut-être grandira-t-elle encore, puisqu'il ne peut plus être question d'autre chose... »

(à suivre)

Traduction d'Emile LUCKA

ECOLE STENO-DACTYLOGRAPHIE
FRANÇAIS — ANGLAIS — COMPTABILITE
Enseignement pratique et rapide

Paris : 60, rue Montmartre. Tél. Gut. : 65-19

Fournitures
pour
Machines

Copies
Circulaires

Machines à Ecrire
Vente
Location

MEUBLES DE BUREAU

TABLES. — CLASSEURS. — BIBLIOTHEQUES

SOCIETE GENERALE

pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France

Société Anonyme. — Capital : 500 millions
Assemblée générale annuelle du 27 mars 1919

Dans son rapport aux actionnaires de la Société Générale dont l'Assemblée a eu lieu le 27 mars 1919, le Conseil, après quelques considérations sur la situation actuelle, énumère les affaires d'intérêt général et régional auxquelles la Société a prêté son concours et indique que l'Etablissement a contribué pour 2 milliards 12 au succès du 4^e Emprunt National.

En raison des événements qui ont marqué les premiers mois de l'année, le Conseil, d'accord avec le Gouvernement, fit transporter, dans une ville du centre de la France, les titres et objets précieux de la clientèle que l'Etablissement, malgré les difficultés de personnel et de transport, ne cessa pas un seul jour de recevoir en dépôt.

Le Rapport signale le rétablissement des cordiales et étroites relations, interrompues par la guerre, avec la Société Générale Alsacienne de Banque, fondée en 1880, sous les auspices de la Société Générale, et qui par son réseau complet d'Agences et son excellent crédit occupe une des premières places dans les provinces retrouvées. Des rapports ont été également repris avec la filiale de Belgique, la Société Française de Banque et de Dépôts, qui, vraisemblablement, ne tardera pas à retrouver son ancienne prospérité. Quant à la filiale suisse, la Société Suisse de Banque et de Dépôts, sa situation est satisfaisante en tous points. A Barcelone, un immeuble a été acquis, en vue d'y installer une succursale, et de concert avec la Banque de Salonique et des personnalités importantes de Lyon et de Marseille, la Société Générale a constitué la Banque Française de Syrie.

Le Conseil rend ensuite un dernier hommage aux 1.550 morts et disparus appartenant au personnel de la Société Générale, et mentionne les 57 « Légion d'Honneur », les 151 « Médaille Militaire » et les 1.643 « Croix de Guerre » glorieusement gagnées qui attestent les exploits accomplis par les agents mobilisés de la Société.

Enfin, le Conseil salue la mémoire de ses trois membres décédés pendant l'exercice, MM. de Matharel, Dujardin-Beaumetz, de Fredaigue, et exprime ses profonds regrets de la retraite de son Vice-Président, M. Dejardin-Verkinder, imposée par son grand âge et son état de santé.

Sur le produit net de l'exercice qui s'est élevé à 15.741.058 fr. le Conseil propose de servir aux Actionnaires un dividende de 6 00, à raison de 15 fr. par titre, sous déduction des impôts. Un acompte de 6 fr. 25 ayant été mis en paiement le 2 janvier 1919, il sera distribué à partir du 1^{er} juillet 1919, 8 fr. 75 par action, sous déduction des impôts, soit net 8 fr.

L'Assemblée a fait un excellent accueil aux déclarations du Conseil et a voté à l'unanimité toutes les résolutions présentées.

EXIGEZ PARTOUT LE

LION NOIR

CIRAGE -
- CRÈME



La Grande MARQUE FRANÇAISE
Fernand George 91 Grande Rue MONTRouGE

Rappelez-vous qu'un journal libre comme « LA VOIX DES FEMMES » ne peut vivre que s'il a des abonnés. Abonnez-vous. Faites abonner vos amis. Et « LA VOIX DES FEMMES » vivra pour mener le bon combat.